Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 111

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : un duel
Autor: Grimblot, Edouard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257533

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 16 février 1908 | N° 111 | Troisième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les trois peupliers du Geisberg

En face de Wissembourg, sur la crête de ce Geisberg où nous fûmes victorieux en 1793 et vaincus en 1870, trois peupliers gigantesques étaient rangés côte à côte, comme trois sentinelles immobiles sur la frontière de la vieille France. Plantés sous Louis XIV, à l'époque de la réunion, ils étaient l'orgueil de la contrée. De tous les bouts de l'horizon, on voyait se détacher sur le ciel leurs silhouettes puissantes et sveltes, au sommet de cette douce colline que verdissent les houblonnières et que dorent les blés mûrs.

Sur cette terre que le sang des nôtres avait déjà sacrée, la grande tourmente passa, jetant les morts de toutes parts, saccageant les riantes cultures, trouant de balles les maisons. Puis, blessés enlevés, débris emportés, cadavres enterrés, la pluie leva les taches de sang, la charrue passa sur la glèbe, et les semailles nouvelles, fécondées par cette rosée rouge, couvrirent d'un manteau rajeuni, plus opulent et plus vert, les champs tragiques.

Au sommet de la colline, les trois peupliers géants se dressaient toujours, impassibles.

A leurs pieds, les Prussiens avaient enterré plusieurs des leurs et clos la sépulture d'une palissade provisoire. L'autorité militaire résolut d'acquérir ce terrain pour y élever un monument, un de ces monuments lourds et barbares dont l'Allemagne, tout étonnée encore de ses lauriers, marque à chaque pas ses victoires, comme pour se prouver à elle-même, par des signes tangibles, qu'elle n'a pas rêvé ces choses extraordinaires.

De Wissembourg maintenant, les Allemands, arrivés par nuées en pays conquis, regardaient avec attendrissement les trois peupliers qui abritaient leurs guerriers.

Un envoyé du gouvernement vint trouver le propriétaire, M. Welté, et lui proposa d'acheter son champ. M. Welté répondit qu'il n'avait nulle envie de le vendre, qu'il respecterait la sépulture et continuerait à cultiver paisiblement le reste du carré, mais qu'il garderait sa terre et ses arbres. Le représentant de l'Empire eut beau insister, offrir une somme ronde, le propriétaire s'obstina dans sa décision. L'Allemand partit fâché, la menace à la bouche.

— Nous aurons quand même vos peupliers !

— Vous ne les aurez pas ! répondit l'Alsacien avec calme.

Un soir que M. Welté faisait au café sa partie de cartes habituelle, un ami survint :

— Vous savez la nouvelle ? Le Reichstag a voté une loi permettant à l'Empire d'acquérir d'office les propriétés où se trouvent des tombes militaires. Cela vous concerne, Welté ; on va vous exproprier, et vos beaux peupliers vont appartenir à la Prusse.

M. Welté avait déposé ses cartes. Il se fit apporter le journal, lut le débat de la Chambre allemande, puis, tranquillement :

— C'est égal, dit-il, ils ne les auront pas.

Et il rentra chez lui plus tôt que de coutume.

Le lendemain matin, de très bonne heure, le chef de gare de Wissembourg, levant par hasard les yeux vers le Geisberg, vit avec stupeur l'un des trois géants osciller tout à coup, chanceler comme un homme ivre et tomber lourdement à la renverse. Croyant à une hallucination, il resta pétrifié, regardant toujours. A son tour, le second peuplier oscilla, chancela, disparut. Le chef de gare se précipita chez le commandant de place donner l'alarme. Un officier partit aussitôt à cheval pour le Geisberg.

Mais, dès la sortie de la ville, il s'aperçut que le troisième peuplier gisait par terre comme les autres. Il monta cependant jusqu'au sommet.

M. Welté était là, regardant avec tristesse les trois géants étendus de tout leur long dans son champ, cadavres formidables et superbes encore, les trois vieux amis dont l'ombre avait abrité ses jeux d'enfant.

L'officier s'élança, furieux :

— Qu'avez-vous fait ? Abattre ces arbres magnifiques ! Pourquoi ? De quel droit ?

M. Welté releva la tête, et, tranquillement :

— De quel droit plutôt me demandez-vous des comptes ? Cette terre et ces peupliers sont encore à moi. J'en puis faire ce que je veux. J'ai juré que vous n'auriez pas mes arbres ; j'ai tenu parole.

L'officier ne trouva rien à répondre.

En vertu de la nouvelle loi, l'Etat prussien acquit la sépulture, et, faute de mieux, y plaça trois jeunes peupliers, dont les maigres baliveaux s'élèvent comme une ironie railleuse, à la place des trois géants plantés jadis en terre de France.

Ils restèrent, ceux ci, longtemps, longtemps sur le sol humide, pourrirent sous la

---

Feuilleton du *Pays du dimanche* 5

Un Duel

par

Edouard Grimblot

J'étais ému et je maudissais l'intempérance de ma langue qui avait réveillé ces douloureux souvenirs, lorsque la sœur du curé entra, et, sans me regarder, dit quelques mots à l'oreille de son frère. Celui-ci pâlit et, jetant sa serviette sur la table, se leva, mais une réflexion le retint. Presque aussitôt, faisant un signe à sa sœur, il se rassit et reprit son entretien avec moi, mais en évitant soigneusement toute allusion à notre conversation précédente.

Mon incurable légèreté effaça bien vite l'émotion que j'avais éprouvée, et je continuai à fatiguer le pauvre homme de mon stupide bavardage, qu'il écouta avec la même indulgente attention, jusqu'au moment où mon service m'appela auprès de mes hommes. Il me quitta alors et prit le chemin de son église.

Je visitai mes chevaux, et, le pansage terminé, je me mis à flâner par le village.

— Comment se nomme votre curé ? dis-je à un paysan.

— Monsieur, c'est l'abbé Baudry, me répondit il ; un brave homme, allez ! et bien charitable quoiqu'il ait été rudement éprouvé. Il n'était pas fait pour rester comme ça, toute sa vie, curé de village, et on dit à la ville que c'est un des plus savants du diocèse. Mais il a eu deux orphelins à élever. Ils sont morts tous deux, et le curé n'a pas voulu que la mère fût séparée de la tombe de ses enfants ; il est resté parmi nous. C'est une vraie grâce pour le village ! Ce qui fait le mal des uns fait le bien des autres, conclut sentencieusement le vieux paysan.

Je le quittai en riant de son naïf égoïsme et je montai à l'église.

La porte était ouverte, j'entrai.

Dans un des coins les plus obscurs, le prêtre était agenouillé sur la dalle, sa tête blanche inclinée sur sa poitrine.

Sa sœur se courbait à quelques pas de lui sur un banc de bois.

A peine pouvait-on distinguer son vêtement sombre dans la demi obscurité de la chapelle, mais on entendait par instants sangloter sa prière.

Les deux vieillards ne m'avaient pas entendu : je ne voulus pas les troubler, et, redescendant les marches de l'église, je traversai le cimetière qui l'entourait.

Une tombe plus large et mieux entretenue que les autres attira mes regards.

Deux croix jumelles dominaient une sim-

neige et la pluie, se désagrégèrent peu à peu, et, lentement, fibre à fibre, rentrèrent dans le sein de la grande nature. Parmi tant de morts reposant là-haut, ces trois arbres morts — dont on ne voulait point utiliser le bois, pour bien affirmer qu'il n'y avait là ni lucre ni spéculation, — ces trois arbres morts, couchés sur ce champ de bataille, avaient quelque chose de tragique et de grandiose, s'entouraient d'une poésie d'épopée, d'un prestige de légende.

Et maintenant que, depuis des ans, ils ont disparu, les bonnes gens de Wissembourg, avec émotion, redisent encore l'histoire des trois peupliers du Geisberg.

Jeanne et Frédéric RÉGAMEY.

Un homme

Nous revenions, l'abbé Morice et moi, de visiter ensemble les ruines de Gerville, et, dans les roches, par la sente ardue qui zigzague entre les ronces, les troènes et les prunelliers sauvages, tout en causant, nous grimpions vers la vieille église et le vieux presbytère, juchés tout seuls sur la falaise.

— Vous êtes bien isolé là-haut, dans la désolation de vos landes, lui dis-je, mais, par suite, bien tranquille. D'ailleurs, en ce fin fond de la Hague, vos paroissiens, bonnes âmes ingénues, doivent être le modèle des ouailles !

— Hum ! hum ! fit l'abbé dans une toux qui révélait à la fois un doute sur la ferveur de son hameau, en même temps qu'un grand essoufflement de notre montée, pourtant lente.

Cette double constatation m'étonna, car j'imaginais les gens de mer très dévots et j'aurais cru l'abbé Morice, à peine âgé de trente-trois ans, grand, fort et vigoureux comme il le paraissait, capable d'escalader cette route abrupte plus lestement que moi.

Il s'était arrêté pour reprendre haleine, sur une sorte de palier taillé dans le roc, et, son beau visage un peu pâle tourné vers moi, me souriant franchement de ses lèvres saines et de ses yeux bleus, qui avaient pris toutes les teintes de la mer à force de la regarder, il m'expliqua de sa voix encore oppressée :

— Bonnes âmes ingénues ! Ouailles modèles ! Il s'en faut de beaucoup ! Pour garder à Dieu ces cœurs simples, mais primitifs et farouches, j'ai bien du mal, allez ! Mes deux ennemis : l'eau-de-vie et la superstition, me livrent de rudes assauts. Et si je vous disais qu'aux nuits de tempêtes et de naufrages, je ne pus jamais retenir hommes, femmes, enfants de courir aux récifs en vrai pilleurs d'épaves Un coup de canon d'alarme dans un soir de brouillard, le mugissement de détresse d'une sirène dans une nuit de neige suffisent à réveiller soudain dans ces âmes-là l'instinct héréditaire des écumeurs de mer.

Il se tut un instant, pensif et grave, évoquant le souvenir de scènes cruelles et barbares, puis il reprit :

Ah ! oui, j'ai bien du mal.. mais je ne m'en plains pas ! Si, après cinq ans de Tonkin et six ans de Chine, j'ai accepté cette cure dont personne ne voulait, c'est que je me sens un vrai soldat de la foi et que j'aime la lutte. Ici comme là-bas, je peux me croire encore missionnaire : l'accomplissement de mon dévoir ne va pas sans danger !

Nous nous remîmes en route, mais, quelque vingt mètres plus haut, l'abbé fut obligé de s'arrêter de nouveau, le souffle lui manquant et quand il put reparler, sa voix resta faible et sifflante :

— D'ailleurs, fit-il, si primitfs, et si farouches que soient mes gars de mer, les pires d'entre eux valent cent fois mieux que vos gredins de grandes villes. Ah ! j'en sais quelque chose ! A 6 kilomètres d'ici se trouve le pénitencier de notre chef-lieu. C'est du joli monde qui, chaque jour, entre et sort de là dedans ! Il nous manquait ce voisinage-là ! Notez que, le temps de prison fini, la gendarmerie nous lâche toutes ces bêtes de proie sur la grand'route et que la première église et le premier presbytère de rencontre sont les miens. On s'arrête pour me raconter ses malheurs et toutes les injustices de la justice. J'écoute, car je suis là pour ça, et je tâche de démêler un courant de vérité dans le flux et le reflux des mensonges. On me demande la charité finalement, et je donne, bien entendu, car c'est mon métier de donner. Mais certains de ces maraudeurs-là se rendent compte de la solitude du presbytère en un clin d'œil expert, et ils tendent la main gauche en taquinant leur gourdin de la main droite. Ce sont de mauvais petits moments, où il est bon d'avoir le pied solide, la poigne fermée et l'œil ouvert.

— N'avez-vous pas de bedeau, pas de jardinier, pas de domestique ?

— Mon bedeau est charron ; il ne monte que le dimanche. Je jardine moi-même, et la vieille Toinon, ma servante, de ses frayeurs et de ses cris, m'embarrasserait plutôt dans ces occasions-là. Tant bien que mal, en somme, je m'en suis toujours tiré.

Il souriait dans une bravoure de belle insouciance.

— Quelques-uns de ces gueux-là ont-ils osé vous attaquer ?

— Oh ! trois fois seulement en deux ans ; ce n'est pas trop ! Le premier a voulu m'assommer d'un coup de trique, mais je suis de première force en boxe, en canne et en bâton : mes dix mois de caserne m'ont servi à quelque chose. J'épatais le colonel aux inspections. J'ai épaté mon gueux. Je lui ai arraché sa trique, et, après avoir exécuté autour de lui la danse du scalp, je lui ai lancé ma porte au nez et sa trique quelque part.

— Et le second ?

— Oh ! le second, un borgne court et trapu sous sa blouse bleue, a été plus roublard. Il a pleurniché, sangloté, si bien joué le repentir, que, profitant de l'absence de Toinon descendue au village, je le fis souper et lui mis dans la poche tout ce que contenait ma bourse. Il avait quitté ma cure au soir tombant. A 10 heures, au moment de me coucher, voilà je ne sais quel pressentiment m'évoque ce borgne, sa mine sournoise, et une crainte me vient pour le tronc de mes pauvres. Sur la pointe des pieds, afin de ne pas troubler le sommeil de la vieille Toinon, tenant mon bâton ferré, je sors du presbytère, je traverse le cimetière et trouve la grande porte fermée. Je cours à la petite porte du bas-côté. Celle-là était forcée... Mon borgne, un ciseau à la main, allait « travailler » le tronc. Sans mon bâton ferré, j'étais perdu. Il ne s'agissait plus d'épater le colonel, mais de sauver les quelques sous de mes pauvres, de sauver aussi ma peau. J'usai de tout : canne, boxe et bâton. Dieu me pardonne ! je crois même que j'y mis un peu de savate ! Et je poussai de mon mieux mon coquin vers la porte, afin de ne pas le blesser dans mon église. Bref, mon borgne, ne se sentant pas le plus fort, lâcha pied, gagna l'issue, s'enfuit par le cimetière. Mais, à distance, certain de mon isolement et se sachant à portée, si je courais sur lui de se jeter de sa perdre dans les ajoncs et les genêts de la lande, il s'arrêta pour me lancer dans la nuit, entremêlés de menaces de revenir et de se venger, des outrages et des blasphèmes à faire frémir les saints, la Vierge et le bon Dieu.

— Et le troisième coquin ? fis-je, plus troublé de l'histoire que l'abbé n'en était troublé lui-même.

— Il y a une troisième histoire, dit le jeune prêtre, mais pas de troisième larron, car c'est ce même borgne qui est revenu ainsi qu'il m'en avait menacé. Je n'avais pas parlé de tout ça à ma servante, vous pensez bien : la pauvre vieille aurait cru voir un voleur dans chaque mendiant ! Et je m'en félicitais, car nous atteignîmes la fin de l'automne sans autre accident, lorsque, dans les premieres semaines de décembre, par une après-midi de pluie, le crépuscule tomba de si bonne heure sur notre dune déserte et triste que, dès 3 heures, Toinon alla fermer l'église. Elle revint très vite, et, interrompant mon bréviaire, elle me dit, qu'un homme, à genoux sur un prie-Dieu, s'était levé à sa vue et lui avait demandé d'une voix plaintive si M. le curé ne pouvait pas entendre tout de suite en confession une pauvre âme en état de péché mortel, un malheureux tenté de se suicider tant il désespérait du pardon du bon Dieu. Toinon, quoique attendrie, avait prudemment prié l'inconnu de venir au presbytère, mais il avait insisté pour être confessé dans l'église, et, sans plus s'expliquer, s'était jeté dans le confessionnal en ramenant le rideau de serge sur lui. Je me levai aussitôt.

— D'après ses paroles, il semble bien repentant, ajouta Toinon. Pour son visage, je n'ai pas pu le voir, car il se tenait dans l'ombre, et l'église est déjà sombre, mais il a un œil drôle ; je crois qu'il est « borgne ! »

A ce mot, je tressaillis...

— Vous n'y êtes pas allé ? m'écriai je vivement.

— Je vous avoue, dit l'abbé, que j'eus un

---

ple pierre demi-couchée sur laquelle je lus cette inscription :

†

CHARLES LOINJEOL

DÉCÉDÉ A L'AGE DE DIX NEUF ANS ET SIX MOIS

LE

20 AVRIL 18...

†

CHARLOTTE LOINJEOL

DÉCÉDÉE A L'AGE DE DIX NEUF ANS ET SEPT MOIS

LE

20 MAI 18...

La sœur prie au ciel pour son frère.

Une lueur affreuse se fit alors dans mon esprit.

Je redescendis au village en courant comme un fou, je fis seller mon cheval, et, laissant au maréchal des logis le commandement du détachement, je gagnai le village voisin où je passai une nuit dont je garderai toute ma vie le souvenir.

C'était, je ne dirai pas un hasard, mais un terrible effet de la volonté de Dieu, qui m'avait amené dans ce presbytère et mis sous les yeux ces deux noms que je crois voir encore jaillir en lettres de feu de la pierre grise du petit cimetière.

(*A suivre*).